



EXPOSITION DE PARIS DE 1900.—Le Palais de la Guerre et de la Marine

—Je regrette de n'être pas plus noble, plus riche, plus pur, afin d'augmenter la valeur du sacrifice.

—Il faut que vous ayez singulièrement souffert.

—Moi ? J'ai eu l'enfance la plus joyeuse, la jeunesse la plus heureuse... j'ai des frères et des sœurs qui m'inspirent la plus profonde tendresse... J'ai un père que j'honore, une mère que je chéris. J'ai des amis qui ne m'ont pas trompé. Je suis libre, indépendant, je serais à mon gré diplomate ou soldat, ou simplement le voyageur oisif qui parcourt la terre à la recherche du bonheur. Oh ! non, je n'ai point souffert... pas assez, puisqu'il doit y avoir une répartition égale de douleurs pour les âmes que Jésus a rachetées de son sang.

—Et dans quel ordre entrez-vous ? dans quel couvent ? demandai-je, stupéfait.

—Hélas ! je ne suis point appelé aux joies de la vocation monastique. Je ne porterai ni le cilice, ni le froc, ni la bure... Je serai un pauvre prêtre séculier, vicaire de campagne, apprenant le catéchisme aux petits paysans. J'aurai une soutane et ne mettrai plus jamais de gants. Je porterai des souliers sans boucles et une montre sans chaîne. Mon luxe sera d'acheter beaucoup de livres, quand tous les pauvres de ma paroisse seront nourris. Il faut le pain de l'âme et le pain du corps. Vous voyez, monsieur, que mon désir est modeste.

—On vous laisse partir ?

—Vous a-t-on forcé d'être ce que vous êtes ? J'ai des droits et des devoirs. J'applique ma volonté à concilier ceux-ci avec ceux-là.

—Prêtre ! et vous dansiez il y a une heure.

—Je sais ce que je quitte, et je sais où je vais. Demain à pareille heure, j'entrerai dans ma cellule au séminaire, et j'aurai oublié, croyez-le, tout ce qui m'a divertie jusqu'à cette heure, même le sourire et les regards de la petite Portugaise, pour qui je prierai avec plaisir.

Il me tendit la main que je pressai entre les miennes, et s'éloigna d'un pas rapide. Je le vis, de loin, saluer la comtesse Perla dont il baisa les doigts chargés de bagues. Et il disparut, sans autre incident.

Il y a de cela cinq ans. L'abbé d'Aubonne m'a envoyé une image de son ordination avec ces mots : "Souvenir d'un lendemain de bal." Il est vicaire dans une chétive paroisse perchée tout au haut des Alpes, à la limite des sapins, et près d'un curé octogénaire, impotent, qu'on laisse là parce qu'il n'a pas su faire un sou d'économies, ayant tout donné aux pauvres.

Je n'ai jamais plus entendu parler de dona Rosario de Gomera.

CHARLES BURT.

Pas d'éducation possible sans idées religieuses. Pour moi, ie ne crains pas de le dire, si j'étais absolument obligé de choisir, pour un enfant, entre savoir prier et savoir lire, je dirais : Qu'il sache prier ! Car prier, c'est lire au plus beau de tous les livres, au front de Celui d'où émane toute lumière, toute justice et toute bonté.—ERNEST LEGOUVÉ.

M. ROMULUS LAURENDEAU

Le jour de Noël, mourait à Saint-Gabriel de Brandon, un de nos jeunes avocats plein d'avenir : M. Romulus Laurendeau. Tous ceux qui l'ont connu, lui auguraient les plus brillants succès. Son urbanité, son affabilité, l'avaient fait estimer même de ceux que l'on appelle adversaires en politique. Il était de ceux qui croient que la meilleure politique, c'est de faire le bien.



Tout jeune, il fit de bonnes études à l'École Normale Jacques-Cartier ; en 1882, il enlevait ses diplômes d'avocat. Il avait fait son stage chez M. Geoffrion, puis chez M. Ouimet. Il avait épousé Mlle Normand, de Trois-Rivières.

Il est mort à l'âge de trente-huit ans.

Nous prions sa famille éplorée de recevoir nos plus sincères condoléances.

UN PARDON SUBLIME

En 1662, il y eut une longue et cruelle famine à Paris. Un soir des grands jours d'été, M. de Sallo, conseiller au Parlement et premier auteur du plus ancien de tous les journaux, celui des Savants, venait de se promener, suivi d'un petit laquais. Un homme l'aborde au coin d'une rue, lui présente un pistolet, et lui demande la bourse, mais en tremblant lui-même plus que celui à qui il la demandait.

—Vous vous adressez mal, lui dit M. de Sallo, je ne vous ferai guère riche ; je n'ai que trois pistoles que je vous donne volontiers.

L'homme les prit, et s'en alla sans rien lui demander davantage.

Quand il fut parti, M. de Sallo donna ordre à son laquais de suivre adroitement cet homme-là, d'observer le mieux possible où il se retirerait, et de venir lui en rendre compte. Le laquais suivit le voleur dans trois ou quatre petites rues, et le vit entrer chez un boulanger où il acheta du pain. A dix ou douze maisons plus loin, il entra dans une allée et monta au quatrième étage : en arrivant chez lui il jette son pain

au milieu de la chambre, et dit à sa femme et se enfants :

—Mangez, voilà un pain qui me coûte cher ; rassasiez-vous-en : un de ces jours je serai pendu, et vous en serez la cause.

Sa femme qui pleurait, l'ayant apaisé du mieux qu'elle le pouvait, ramasse le pain et en donne à quatre petits enfants, qui mouraient de faim.

Le laquais, qui avait pris ses précautions pour n'être pas aperçu, ayant su tout ce qu'il voulait savoir, retourne vers son maître, après avoir bien remarqué la maison et la rue. Le lendemain, dès cinq heures du matin, M. de Sallo alla où son laquais le conduisit, et s'informa quel était celui qui logeait au quatrième étage.

On lui répondit que c'était un cordonnier, bon homme et bien serviable, mais chargé de famille, et si pauvre qu'on ne pouvait l'être davantage.

Il monte chez l'homme qu'il cherchait et frappe à la porte. Dès qu'on lui eût ouvert, il fut frappé du spectacle qui se présenta : une femme couverte de haillons qui tombaient en lambeaux. Quatre petits enfants ensevelis dans la paille, qui leur servait de lit et d'habit, un homme dont l'air pâle et l'habillement déchiré annonçaient le triste état. Le chef de cette misérable famille reconnut celui qu'il avait volé la veille. Il se jette à ses pieds, lui demande pardon, et le conjure de ne pas le perdre, il lui avoue que le travail lui ayant manqué, il avait tout vendu, lits, habits, linges, pour nourrir sa femme et ses enfants, et qu'il avait fait la veille son premier vol, afin de ne pas périr de faim.

—Ne faites pas de bruit, lui dit M. de Sallo, je ne viens pas ici pour vous perdre. Je sais que vous êtes cordonnier : tenez, voilà trente pistoles que je vous donne, achetez des cuirs, travaillez à gagner la vie de vos enfants, je ne vous abandonnerai pas tant que j'apprendrai que vous travaillez en honnête homme.

Que cette action est belle, généreuse, attendrissante !

APHORISMES COMMERCIAUX

Un crédit sans limite ouvert à tout venant conduira toujours un marchand à la ruine.

Ne faites jamais la sourde oreille aux bons conseils ; mais, ne suivez pas en aveugle tous les donneurs d'avis.

Bien des gens prennent malheureusement leur capital pour leur revenu et bien d'autres encore ne vivent que de l'intérêt de leurs dettes.

Un homme qui entreprend plus d'affaires que ses moyens ne lui permettent d'en traiter, ressemble fort à un gloton qui avale plus d'aliments que son estomac n'est capable d'en digérer.

Le marchand qui réussit à trouver un employé prestant à cœur ses intérêts et ayant l'œil toujours en éveil, doit bien se dire qu'il tient un élément de succès dont il ne doit pas se départir, car de tels hommes ne sont pas faciles à rencontrer.